

Alexandre Lévy

Insti-tuer la psychanalyse ? Questionnement sur l'espace et pluralité ségrégative *

Nous allons tenter de préciser, à travers la place de la psychanalyse dans les institutions, une place effective ou attendue, ce que nous entendons par la notion d'espace et ses conséquences en termes de ségrégation.

Faut-il le rappeler (oui, il me semble bien qu'il le faille) ? La psychanalyse a eu une influence majeure au cours du XX^e siècle, non seulement dans le champ de la santé, disons, mentale, mais encore dans la manière fondamentale de concevoir la clinique, sa nosographie et sa psychopathologie. Cet *apport freudien*¹, comme l'avait développé en son temps Pierre Kaufmann (lui qui est par ailleurs l'auteur de *L'Expérience émotionnelle de l'espace*²), cet *apport freudien* fut une ressource tout à la fois pratique et épistémologique sur la conception de l'humain, ressource et influence tellement importantes, fondamentales, que même un certain nombre de ses détracteurs usent encore et toujours, sans même le savoir, de notions, de conceptions et de modalités cliniques issues de la psychanalyse et du corpus freudien.

Ce serait ici un premier point d'achoppement : de quelles façons le discours analytique a-t-il irradié le champ des sciences humaines au point d'une intégration hétérogène, parcellaire et multiple de ses notions et de ses questions, quand bien même celle-ci serait doublée du refus ou bien du déni, voire même de la haine de l'inconscient ?

* [↑](#) Intervention prononcée le 5 octobre 2024 à Rennes lors de la journée d'étude « Espace, psychanalyse, institution », organisée par le pôle Ouest.

1. [↑](#) P. Kaufmann (sous la dir. de), *L'Apport freudien, Éléments pour une encyclopédie de la psychanalyse*, Paris, Bordas, 1993.

2. [↑](#) P. Kaufmann, *L'Expérience émotionnelle de l'espace*, Paris, Vrin, 1999.

Ici, un certain nombre de travaux permettrait de frayer ce chemin, nous pouvons penser notamment à ceux de Paul Bercherie, ainsi qu'à certains autres de Pierre-Henri Castel, mais nous pouvons également penser à certains textes de Jean Oury, ou encore de Lucien Bonnafé et de Guy Baillon.

Or ce chemin constitue avant tout pour nous un contexte introductif, et ce afin d'envisager la question de la psychanalyse en institution, et comme le titre l'indique, jusqu'à la tentation à certains moments, dans certaines conditions, d'instituer la psychanalyse, au risque alors d'*insti-tuer* la psychanalyse, en même temps que de venir la *prosti-tuer*.

Psychanalyse *insti-tuée*

Je vais mettre ici délibérément de côté les institutions qui émergent du mouvement et de l'expérience de la psychothérapie institutionnelle, où la place de la psychanalyse se pose un peu différemment, en tout cas initialement, là où la psychanalyse est censée être dans un rapport disons « intégré » à la vie quotidienne, notamment *via* la question du transfert³, là où « l'espace de l'analyse » revient au collectif. Je pense que nous aurons l'occasion aujourd'hui d'en parler et peut-être de discuter des enjeux de discours qui ont pu se produire.

Mais la psychanalyse *insti-tuée*, c'est en tout cas ce qui a pu se passer dans certaines institutions où la psychanalyse pouvait s'afficher et s'exposer comme discours princeps. D'un point de vue historiographique, nous sommes maintenant en mesure de le dire, nous faisons le constat qu'une partie conséquente de ces institutions qui ont avancé la psychanalyse comme signifiant maître ont finalement produit et reproduit les mêmes rapports de domination que n'importe quel discours du maître classique.

Souvenons-nous (disons plutôt que je vous livre ici quelques souvenirs) de certains chefs de service et de secteur de psychiatrie adulte, convaincus et militants de la psychanalyse, au point de ne recruter que des praticiens et des internes à la condition explicite d'une cure analytique en cours ou effectuée (et ce auprès d'analystes patentés et « labellisés »). Dans ce contexte, qui a duré des décennies en rayonnant sur toute la psychiatrie de secteur du département, les mots d'ordre psychanalytiques étaient de mise, produisant d'ailleurs des effets de ségrégation au sein des équipes soignantes, entre ceux qui en assimilaient les expressions *ad hoc* et ceux qui se sentaient exclus, méprisés ou dépréciés lorsqu'ils tentaient d'interroger l'usage du jargon analytique souvent assené dans les réunions

3. [↑](#) J. Oury, « Psychanalyse, psychiatrie et psychothérapie institutionnelle », *VST*, n° 95, 2007, p. 110-125.

cliniques. Pouvons-nous estimer que pour certains, une haine de la psychanalyse s'est développée aussi en (contre)partie ici, dans ces tentatives souvent ravageantes d'instituer la psychanalyse et d'en user dans des rapports de pouvoir, c'est-à-dire d'en faire une psychanalyse *insti-tuante* ?

Cette mise au pas au nom de la psychanalyse a pu se faire d'autant plus aisément lorsque les signifiants analytiques semblaient encore « à la mode », c'est-à-dire relever du bain de langage prégnant d'une époque. Mais il est également aisé de constater, depuis, l'opportunisme de certains praticiens qui n'ont fait que suivre les vents dominants, et sont donc passés sans aucun problème de la psychanalyse d'alors à la promotion des TCC ensuite, ainsi qu'à la stimulation magnétique transcrânienne, l'EMDR ⁴, la réhabilitation psycho-sociale (venue chasser toute perspective qu'on appelle « institutionnelle », d'ailleurs) et autres modes prétendument « neurodéveloppementaux », pour n'en citer que quelques-unes, de modes.

Cela voudrait-il dire que la psychanalyse ne pourrait opérer qu'en marge pour y trouver (ou retrouver) son sérieux, de n'opérer que dans un rapport de subversion ? Cela me semble être une très bonne question sur laquelle on peut se pencher. Le discours de l'analyste étant en effet anti-thétique à celui du maître, comment alors déployer des effets analytiques au sein du jeu institutionnel ?

C'est à ce titre que la question du militantisme psychanalytique nous ramène au même paradoxe ironique que celui de son institution. Militer pour la psychanalyse, c'est sans doute la voie la plus sûre d'un *exit* de son discours, et ce au nom même de la psychanalyse. Militer, étymologiquement, c'est être un soldat, c'est servir dans une armée et faire la guerre, combattre ⁵, c'est conquérir quelque espace.

C'est sans doute pourquoi il peut très vite se trouver, pour paraphraser Hamlet, « quelque chose de pourri ⁶ » dans les royaumes institués de la psychanalyse. Ce « quelque chose de pourri » se développe quand l'école, la société, l'association, voire l'université – enfin, tout ce qui fait institution censée garantir quelque chose de la psychanalyse, des modalités de son discours, voire de son enseignement, quand celle-ci se réduit précisément au bataillon.

Car les étendards, les emblèmes fleurissent dès que l'idéalisation se fait jour. Et l'idéalisation de la psychanalyse, c'est ce qui enterre toute

4. [↑](#) Thérapies comportementales et cognitives et *eye movement desensitization and reprocessing*.

5. [↑](#) Cf. « Militer », dans É. Littré, *Dictionnaire de la langue française*, tome 3, Paris, Hachette, 1874, p. 560.

6. [↑](#) W. Shakespeare, *Hamlet*, 1623, acte I, scène 4.

possibilité de déploiement du discours analytique, ce discours qui permet justement de faire la lumière sur cette idéalisation, dont le moteur est toujours en son fond tyrannique et féroce, dont l'objet rêvé se rêve comme toujours pur, se rêve comme extirpant le sujet de sa souillure pourtant irrémédiable, et indissociable, consubstantielle (si tant est qu'il y ait une substance quelconque). Bref, un idéal qui peut mener à une psychanalyse « nazie », cela peut arriver plus souvent qu'on ne le croie. Au-delà de la dernière expression qui pourrait facilement en appeler au « point de Godwin ⁷ », il nous semble pourtant que cette dernière idée vient moins dénoncer un Autre quelconque que de souligner ce qui peut parler en chacun de nous.

Le paradoxe ironique peut se situer plus précisément là, alors qu'une analyse est menée jusqu'à un certain point, au terme d'une certaine « déconstruction », si j'ose dire, au terme de l'assomption d'une absence, d'une déchirure, d'un inconsolable, d'un irréparable, c'est-à-dire d'une séparation d'avec l'idéal qui se loge en chacun, dont le pendant est souvent de maintenir confondues l'idée du désir et la férocité surmoïque. L'institution semble permettre de recouvrir assez aisément ce rapport par une sorte de jouissance grégaire du mot d'ordre, c'est-à-dire qu'elle permet une certaine récupération de jouissance, alors oublieuse des pertes et profits de l'analyse.

C'est dans cette mesure que nous pouvons entendre l'insistance de Lacan quant à une certaine désillusion croissante devant le collectif analytique qu'était pour lui à l'époque l'École freudienne de Paris (et qui pour nous résonne dans les écoles à sa suite, et qui s'appuient sur l'AFP : c'est d'ailleurs là un symptôme, me semble-t-il, un symptôme et une hantise), là où Lacan développe et argumente un propos particulièrement désidéalisé à l'endroit de la psychanalyse, ce qui suscite d'ailleurs une certaine réticence, pour ne pas dire résistance, de la part des analystes.

Dans « L'étourdit », en 1972, Lacan fait le constat sans fard que d'avoir voulu frayer le statut du discours analytique – ce discours qui fonde « un lien social nettoyé d'aucune nécessité de groupe » – relève du désespoir, car « il est impossible que les psychanalystes forment un groupe », Lacan mesurant alors « l'effet de groupe à ce qu'il rajoute d'obscénité imaginaire à l'effet de discours ⁸ ». Et Lacan d'ajouter : « D'autant moins

7. [↑](#) La loi de Godwin est cette loi empirique de l'avocat Mike Godwin, connu pour avoir énoncé que plus une discussion sur les réseaux internautiques se prolonge, plus le risque de faire mention aux nazis ou à Hitler est grand.

8. [↑](#) J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 474.

s'étonnera-t-on, je l'espère, de ce dire qu'il est historiquement vrai que ce soit l'entrée en jeu du discours analytique qui a ouvert la voie aux pratiques dites de groupe et que ces pratiques ne soulèvent qu'un effet, si j'ose dire, purifié du discours même qui en a permis l'expérience⁹. » Quelques années plus tard, en 1980, Lacan dissout son école, car elle serait devenue alors selon ses termes « institution, effet de groupe consolidé, aux dépens de l'effet de discours attendu de l'expérience, quand elle est freudienne¹⁰. »

Lorsque l'idéal de la psychanalyse dans ses diverses dimensions n'est pas complètement traversé et travaillé par un certain « désespoir » (ce désespoir qui est ici le fait de ne plus en attendre, ne plus espérer), cela peut mener à ne plus se laisser réveiller par le vif de la question analytique (et laisser d'ailleurs se déliter le désir de l'analyste) pour ainsi tenter de se prémunir du réel. Et même si l'idéal est traité dans le cadre de l'analyse, il a quand même toutes les chances de revenir par le biais de l'effet de groupe. Lacan pointe alors « la résistance des psychanalystes eux-mêmes à ce qui est leur propre champ¹¹ » : devant le discours qui est le leur, les analystes sont ceux les mieux placés pour résister à tirer les conséquences de leur position. Il souligne d'ailleurs la résistance qui s'accroît à mesure même du « progrès » du discours analytique, là où l'objet petit *a* est l'effet de ce discours, où l'analyste est en place de symptôme de cette incidence de ce discours analytique dans l'Histoire¹². Du discours analytique, il semble donc que les analystes soient particulièrement embarrassés.

Afin de pouvoir sortir de cette impasse, Lacan insiste sur une autre dimension : il faudrait que l'analyste sache opérer convenablement, « c'est-à-dire qu'il se rende compte de la portée des mots pour son analysant, ce qu'incontestablement il ignore¹³ ». Cette phrase, majeure me semble-t-il, permet également de constituer une voie pour saisir la question de l'espace. En effet, quels espaces sont possibles pour la psychanalyse, tant dans ses propres institutions que dans les institutions de soins au sens le plus large (au sens de *die Sorge*, le souci, de l'autre notamment) ?

Question d'espace

L'espace : son appréhension est la plupart du temps imaginaire, son index et sa portée touchent au réel, et son usage, prospère dans le

9. [↑](#) *Ibid.*, p. 474-475.

10. [↑](#) J. Lacan, « Lettre de dissolution », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 318.

11. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIV, La Logique du fantasme*, Paris, Le Seuil, 2023, p. 230.

12. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 46.

13. [↑](#) J. Lacan, *Le Moment de conclure*, séminaire inédit, séance du 15 novembre 1977.

symbolique, apparaît pourtant comme quelque peu problématique, non seulement parce que le terme sert à des métaphores variées, mais qu'il vise à signifier des acceptions souvent tacites.

La diversité des termes grecs montre les nuances qu'appréhende la notion d'espace : *khôra*, *kosmos*, *topos*. Et si Freud a choisi de parler de *topique* pour envisager l'espace et l'agencement des instances, des concepts articulés à l'expérience clinique, c'est pour introduire des systèmes structuraux, comme le souligne Lacan, systèmes qui n'ont rien à voir avec la réalité topographique de l'organisme¹⁴. Et bien avant Freud, avec Aristote notamment, parler de *psyché*, c'est-à-dire de l'âme – *De anima* –, c'est toujours induire un rapport d'espace dont le statut métaphorique ou littéraire est en question.

Dans la clinique, lorsque nous parlons d'espace, nous impliquons et convoquons la plupart du temps la question du temps, précisément : il y a, de fait, un nouage et un rapport métonymique entre l'espace et le temps, et ce afin de « spatialiser le temps ». De l'espace linguistique à l'espace de parole, l'espace de l'analyse va de pair avec la notion temporelle. C'est ce que situe parfaitement bien l'étymologie latine de l'espace : *spatium*, qui désigne à la fois l'étendue, la distance, l'intervalle, le champ de course ou celui de l'arène, mais c'est en même temps une durée, durée d'un tour de carrière, un laps de temps, un laps qui fait unité, une unité ségrégative. *Spatium*, c'est aussi le temps passé d'une journée, d'un événement, d'une saison, d'une réflexion¹⁵. Le temps que ça résonne implique l'ordre de l'espace. L'assonance latine insiste d'ailleurs entre *verba* (le mot) et *verbera* (le fouet), lorsque nous sommes frappés par les réverbérations, de l'association libre notamment.

« Quand l'esp d'un laps », écrit Lacan en 1976, « soit puisque je n'écris qu'en français : l'espace d'un lapsus, n'a plus aucune portée de sens (ou interprétation), alors seulement on est sûr qu'on est dans l'inconscient¹⁶. » L'espace du lapsus engage une temporalité ici spatialisée. De même, le temps est compris dans l'espace du nœud, l'espace où se fait le lapsus du nœud, la faute dans le nouage, comme il le souligne dans *Joyce*

14. ↑ J. Lacan, « Remarque sur le rapport Daniel Lagache », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 649.

15. ↑ H. Bornecque et F. Cauët, *Le dictionnaire latin-français du baccalauréat*, Paris, Belin, 1947, p. 454.

16. ↑ J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 571.

le *sinthome*¹⁷ : tout rapport de structure du nœud implique, dans son « espace », du temps, plus précisément une temporalité.

Mais dès 1956, Lacan envisage déjà un nœud, le nœud qu'est le point de capiton, comme « essentiel dans l'expérience humaine¹⁸ ». Le point de capiton donne la mesure de la fonction du signifiant comme « artifice spatialisant¹⁹ » et qui fait nœud dans le dire, car c'est le « point où viennent se nouer le signifié et le signifiant²⁰ ».

Or Lacan va plus loin encore en 1975 pour considérer plus radicalement qu'il n'y a pas d'espace, c'est-à-dire « qu'il n'y a pas d'espace », dit-il, « qu'il n'y a que des nœuds – ou, plus exactement, c'est en fonction des nœuds que nous pensons l'espace²¹ ». C'est à l'aune des nœuds qu'une des dernières acceptions du réel advient : le réel se caractérise de se nouer. Cela implique qu'il n'y a pas de réel tout seul. Le réel n'est jamais seul : il n'y a pas de naturalisme possible du réel.

Soulignons ici que, contrairement à ce qui se dit fréquemment, la référence aux nœuds, aux nœuds borroméens notamment, constitue un prolongement, un approfondissement, et non une rupture à l'endroit de ce qui se définit comme structure, qui est toujours structure du signifiant au regard d'un réel. Lacan y est pourtant explicite (mais, comme avec Freud, il y a un effet de surdité qu'il s'agit de surmonter, toujours et encore) : le nœud n'est pas une représentation, un quelconque rapport imaginaire, ou bien un modèle, mais un support, c'est-à-dire un support logique. Le nœud nous répugne comme modèle – ce qui se démontre assez quand on essaie d'en tracer un sans se tromper, ça rate assez souvent –, « il n'y a pas d'affinité du corps avec le nœud, même si dans le corps, ça joue pour les analystes une sacrée fonction²² » – pensez à ces moments où vous vous faites des nœuds dans la tête, dans l'estomac, bref, quand vous êtes noués. Aussi, le nœud « n'est pas la réalité, il est le réel²³ ». Il est le support logique d'une écriture.

L'écriture ici qui nous préoccupe est affaire d'espace, car c'est « un faire qui donne support à la pensée²⁴ », comme le précise Lacan, c'est-à-dire

17. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 148.

18. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 304.

19. [↑](#) *Ibid.*, p. 303.

20. [↑](#) *Ibid.*

21. [↑](#) J. Lacan, « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Le Seuil, 1976, p. 52.

22. [↑](#) J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 15 avril 1975.

23. [↑](#) *Ibid.*

24. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome, op. cit.*, p. 144.

qu'on a affaire à une « précipitation du signifiant ». Aussi, le nœud borroméen, le *nœud bo*, c'est une écriture qui se manie, qui se manipule dans l'espace, c'est ce « à quoi on peut accrocher des signifiants ²⁵ » et ça passe par la *dit-mension*, *mension* du *dit*, à savoir un espace. C'est là que l'analyste a à prendre au sérieux la portée des signifiants de l'analysant, à opérer à cette lecture pour resserrer le dire de l'analysant. Cette lecture change alors le statut de l'écriture subjective – c'est là le pari freudien –, car elle est reconnue en tant que telle, et sa résonance n'est pas vaine. C'est là que l'acte analytique doit s'entendre comme coupure, notamment coupure dans l'idéal, mais coupure, c'est-à-dire que l'acte est ouverture d'un espace, une reconnaissance de ce qui passe dans le signifiant.

Je vous propose ici que l'espace puisse s'entendre comme *Es-passe*, pour ainsi lire ce qui se passe : qu'est-ce *qui passe* ? Qu'est-ce *qu'il se passe* ? C'est cela qui attend et qui réclame d'être saisi, qui est en souffrance d'être entendu.

Points de fuite, perspectives

Lorsque Lacan déplie l'horizon de la psychanalyse en extension dans sa « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », il en marque l'espace de trois perspectives, « trois points de fuite perspectifs ²⁶ », c'est-à-dire trois points qui résistent à se penser comme tels : ça fuit. C'est en cela que ces points de fuite sont des « facticités », c'est-à-dire des contingences qui résistent à l'explication ou la justification.

Le premier point de fuite, dans le registre symbolique, est le mythe œdipien. Qu'il y soit toujours « ectopique », c'est-à-dire jamais à sa place, on le constate à plus d'un titre, mais notamment on le constate massivement dans toute institution, là où l'espace de l'institution est aussi espace du transfert, espace de déplacements d'affects, espace des mises en acte de l'inconscient, soit l'espace du lien social où se répètent les demandes d'amour et de reconnaissances, ainsi que se répètent les haines et les conflits qui se trament et s'élaborent en tant que collectif.

Le deuxième point de fuite, la deuxième facticité, imaginaire cette fois-ci, est le collectif en tant qu'unité – unité ségrégative (dont la tendance est l'exclusivité). Nous l'évoquons tout à l'heure, il s'agit de souligner ici les effets imaginaires de toute structure de groupe, le terreau d'où l'identification et l'idéal prospèrent. Soulignons ici que, comme l'énonce

25. ↑ *Ibid.*

26. ↑ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 256.

Lacan, « l'effet de groupe est contraire à l'effet de sujet, lequel ne vaut pour nous que par la désubjectivation nécessaire à l'analyste. Le groupe se définit d'être une unité synchrone dont les éléments sont les individus. Mais un sujet n'est pas un individu ²⁷ », et dans les groupes analytiques, « ça cloche de ne pouvoir être synchrone mais symptôme ²⁸ », ajoute-t-il. Si nous suivons cette logique du sujet, nous ne pouvons qu'objecter à toute personnification de l'institution et de ses processus collectifs comme prétendu « appareil psychique groupal », tel que René Kaës et René Roussillon l'envisagent et le développent dans leurs travaux ²⁹.

Le troisième point de fuite, facticité réelle, « trop réelle ³⁰ » souligne Lacan, c'est la perspective du camp, celui paradigmatique du camp de concentration, telle l'ombre en puissance de toute institution lorsque la mise en question de ses espaces et de ses discours n'est plus de mise. C'est cette facticité réelle qui emporte ici le processus de ségrégation. Ce en quoi cette perspective réelle, se nouant aux deux autres, symbolique et imaginaire, doit nous permettre de penser un horizon ségréatif, un horizon de pluralités ségréatives pour tenter de penser l'espace et l'institution.

Si la fonction analytique peut avoir sa place, c'est lorsqu'il s'agit de prendre au sérieux la portée du signifiant, c'est-à-dire de prendre la mesure de « la vie du langage ³¹ » pour en ouvrir l'espace.

27. [↑](#) J. Lacan, « Allocution de bienvenue à l'Hôtel PLM Saint Jacques », inédit, 18 mars 1980.

28. [↑](#) *Ibid.*

29. [↑](#) R. Kaës et al., *L'Institution et les institutions, Études psychanalytiques*, Paris, Dunod, 2000.

30. [↑](#) J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », art. cit., p. 257.

31. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome, op. cit.*, p. 148.